

CHAPITRE 1

Le moine

Landrik et son chien couraient dans la forêt depuis des heures. Et pourtant, ni l'un ni l'autre ne montraient le moindre signe de fatigue. Landrik, un colosse en pleine force de l'âge, allait de son grand pas élastique, silencieux sur ses sandales de cuir dont les lanières s'entrelaçaient sur les mollets. Tann le précédait. C'était un splendide molosse, aussi capable de terrasser un homme que de pister le gibier. À une croisée de chemins, ils virent déboucher sur leur droite un cheval au galop. Le cavalier tira sur les rênes et arrêta sa monture.

— Je suis bien sur la route qui mène au château de Glay-Acquin ? demanda-t-il.

Landrik observa son interlocuteur. C'était un moine, mais un moine qui se tenait en selle avec l'aisance d'un chevalier. Son long manteau de bure était poudreux, preuve qu'il avait fait un long chemin.

— Vous êtes bien sur la route de Glay-Acquin, répondit enfin Landrik. C'est à une lieue¹ d'ici. Tournez à gauche au prochain chemin que vous rencontrerez. Vous verrez le château à votre main droite en sortant de la forêt.

¹ La lieue fait environ 4 km.

— Je vous remercie, mon fils, dit le moine. Savez-vous si le comte Efflam est sur ses terres actuellement ?

— Oui, répondit Landrik, puisque je suis là.

Le moine l'examina à son tour avec attention. L'homme avait une certaine noblesse dans le maintien, mais il courait à travers bois avec son chien, comme un manant. Il ne portait pas l'épée, signe distinctif de la noblesse, mais un sabre court, le *scramasaxe*.

— Seriez-vous son écuyer ?

Le visage de Landrik s'éclaira :

— Tout juste, mon père ! Je suis son écuyer depuis bientôt dix ans.

Le moine sourit sous le capuchon qui lui voilait à demi le visage et, regardant le chien d'un œil de connaisseur, ajouta :

— Vous avez là une bien belle bête.

— C'est Tann, répondit Landrik avec fierté. Mon meilleur compagnon. Je l'ai dressé moi-même. Nous revenons de la chasse.

Et Landrik frappa de la main sur la gibecière ventrue en peau de buffle qu'il portait en bandoulière.

— Nous rentrons justement au château de Glay. Suivez-nous.

Sans attendre la réponse, Landrik siffla son chien et reprit sa course.

— Peste, pensa le moine, en pressant sa monture. Ce diable d'homme court aussi vite que mon cheval galope.

Il faut dire qu'en ce temps-là les routes n'étaient que de mauvais chemins caillouteux et inégaux, et

les coursiers s'apparentaient plus à de lourds chevaux de labour qu'à des pur-sang. Néanmoins, Landrik était sans conteste le plus alerte coureur de Bretagne.

*

* *

Comme la plupart des châteaux du temps, celui de Glay-Acquin était une sorte de grosse ferme construite en bois, autour de laquelle se groupaient les dépendances et les chaumières des serviteurs. Il était entouré d'une double palissade d'épieux que dominait une tour de guet. La contrée était paisible en ce moment, le portail était ouvert et Landrik entra dans la cour suivi du moine. Il donna ordre à un valet de s'occuper du cheval puis, avisant une jeune servante qui passait, un seau d'eau dans chaque main, il la héla :

— Sais-tu où se trouve le comte Efflam ?

Du menton, la jeune fille indiqua les jardins.

— Il est près du ruisseau, avec Madame Clothilde.

— Le comte Efflam est donc marié ? demanda le moine tout en marchant.

— Oui, dit Landrik, il est marié d'hier. Il a épousé une orpheline qu'il avait recueillie enfant. Il l'avait trouvée dans les décombres d'un village, pendant la guerre qu'il menait pour l'empereur Charlemagne contre le roi Morvan¹. Il l'a fait

¹ Morvan était roi des Bretons. Il fut vaincu par Louis le Pieux et mourut au combat.

éduquer dans un couvent et, quand il est revenu vivre au Glay-Acquin après la mort de l'empereur, Madame Clothilde était devenue une belle jeune fille. Il en est tombé amoureux, et je le comprends ! Elle est aussi bonne que belle et nous sommes tous heureux de l'avoir pour maîtresse.

Landrik se tourna vers le moine pour lui faire partager son enthousiasme, mais celui-ci observait un morne silence.

Efflam et Clothilde étaient assis sur un banc d'herbe, sous une voûte de chèvrefeuille. Ils étaient l'image même du bonheur. Quand le moine les aperçut, il ordonna à Landrik d'une voix brève :

— Laisse-nous maintenant.

Landrik s'immobilisa, ne quittant pas des yeux le visiteur qui s'avança d'un pas vif vers les jeunes mariés. Le comte Efflam vint à sa rencontre. Les deux hommes se dévisagèrent en silence : ils étaient tous deux de haute taille, tous deux d'allure imposante. Les cheveux noirs du comte étaient maintenus par un bandeau et dégageaient un visage basané qui respirait la franchise. Le visage du moine, en revanche, était à moitié dissimulé par le capuchon de son ample manteau.

— Qu'as-tu donc à me dire, moine ? demanda Efflam.

— Filleul de Charlemagne, répondit le moine avec gravité, je t'assigne¹ rendez-vous dans un mois, au coucher du soleil, sur la rive gauche du Rhin, en face de l'île de Nonnenwerth qui se trouve à mi-chemin entre Cologne et Coblenze.

¹ Assigner rendez-vous: convoquer à un rendez-vous.

— De quel droit m’assignes-tu ? répliqua le comte.

Pour toute réponse, le moine rejeta son manteau en arrière, découvrant deux épées. Il en appuya une contre le banc et, sortant l’autre de son fourreau de cuir, il présenta le plat de la lame; puis il montra du doigt trois mots qui y étaient gravés. Efflam était filleul de Charlemagne, il avait été élevé à sa cour et savait donc lire et écrire. Il se pencha sur l’épée :

— Charles et Paix, dit-il en pâlisant.

— Viendras-tu ? demanda le moine.

Efflam se tourna vers sa jeune femme et lui entoura les épaules de son bras.

— Moine, dit-il, sais-tu que je suis marié d’hier ?

— Je le sais.

— N’ai-je point assez guerroyé pour l’empereur Charlemagne ? Ne puis-je enfin vivre en paix sur mon domaine ? Ne suffit-il pas maintenant que je défende les marches de Bretagne¹ pour l’empereur Louis ?

— Viendras-tu ? répéta le moine, ignorant les questions d’Efflam.

La violence du combat que le comte se livrait en lui-même transparut sur ses traits.

— Souviens-toi de ton serment, dit le moine.

— Je m’en souviens, murmura Efflam avec accablement.

Il releva cependant bientôt la tête, et déclara :

¹ On appelait “marches” une bande frontière de plusieurs kilomètres de large entre l’empire et les royaumes voisins. Les marches de Bretagne s’étendaient sur les régions de Rennes et de Vannes.

— J’ai fait serment d’obéir; je ne faillirai pas à mon serment. Je partirai dans huit jours.

— Je n’en attendais pas moins de toi. Mais dans huit jours il sera trop tard, répliqua le moine inflexible. Il te faut partir demain à l’aube et porter la seconde épée au comte Bayard qui commande sur la côte de Neustrie¹. Tu le trouveras au camp de Bayeux.

— Ne pourrais-tu... toi-même ?...

— Voici trois mois que j’ai quitté mon monastère et il me reste à peine le temps d’achever ma tâche. Je reprends la route aussitôt. Demande à tes gens qu’ils me donnent un cheval frais.

Efflam fit signe à Landrik d’approcher.

— Tu donneras une bonne monture au moine. Il repart à l’instant. Toi et moi, nous partirons demain matin pour un long voyage. Nous emmènerons deux valets; choisis-les toi-même. Occupe-toi de tout. Les quelques heures qu’il me reste, je les dois à ma femme.

Puis, ayant salué le moine, il prit la comtesse par la taille et ils s’éloignèrent.

— De quel serment s’agit-il ? demanda Clothilde.

Efflam lui serra la main :

— Il y a un mystère dans ma vie, répondit-il. Si je ne t’en ai pas parlé avant de t’épouser, c’est que j’ai promis le secret à l’empereur Charlemagne sur son lit de mort. J’espérais pouvoir vivre ici heureux près de toi, mais il me faut obéir à quiconque me

¹ Il s’agit approximativement de l’actuelle Normandie.

présente cette épée. Il y va de ma loyauté et de mon honneur.

— Dans ce cas, dit Clothilde simplement, tu dois partir, et moi, je dois t'attendre.